

Lochhead et le pistolet

Virgil Hammock

Number 67, Summer 1972

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/57907ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Hammock, V. (1972). Lochhead et le pistolet. *Vie des arts*, (67), 55–57.

VIRGIL HAMMOCK

Lochhead et le pistolet

1. Kenneth LOCHHEAD
Roll along color (89), 1971.
 Acrylique sur toile; 46 po. sur 58.
 (Phot. Willy Cadot)

Comment définir Ken Lochhead? Certains saluent en lui le champion de la peinture canadienne; d'autres le tiennent pour un sous-produit de la variété américaine de l'art international. Dans l'Est du Canada, plusieurs le considèrent comme un artiste de l'Ouest ou des Prairies; inversement, beaucoup de ses collègues de l'Ouest le perçoivent comme un peintre de l'Est. En fait, Lochhead réunit en lui bien des caractéristiques, et il est difficile à définir.

Né à Ottawa en 1926, c'est aux États-Unis, dans l'austère Pennsylvania Academy of Fine Arts (Thomas Eakins en fut chassé, à la fin du 19^e siècle, pour y avoir introduit le modèle nu) que Lochhead, dans l'immédiat après-guerre, alla apprendre les rudiments de son métier. Rentré au pays en 1950, il occupa jusqu'à 1964 le poste de directeur de l'École d'Art de l'Université de la Saskatchewan, qui était alors le Collège de Régina. Or, le Régina des années 50, n'était guère un centre artistique. Lochhead tenta de remédier à cette lacune en créant les Ateliers d'Emma Lake, qui attirèrent en Saskatchewan plusieurs artistes éminents avec lesquels ceux des Prairies prirent contact. Il fut aussi un des membres fondateurs du groupe des *Cinq de Régina* composé, comme son nom l'indique, de cinq artistes: Doug Morton, Ron Bloore, Art McKay, Ted Goodwin et Lochhead lui-même, qui, depuis, ont tous acquis une solide réputation sur la scène artistique canadienne, bien que, seuls, Goodwin et

McKay continuent d'habiter Régina. Au cours d'un entretien, Lochhead m'a dit qu'il conviendrait de porter de cinq à sept le nombre des membres du groupe, en y ajoutant Clifford Wiens, un architecte de Régina, et le peintre Roy Kiyooka, qui, tous deux, ont grandement contribué au développement d'un nouvel esprit à Régina mais qui, sans qu'ils n'y soient pour rien, n'ont pas vu leur mérite dûment reconnu. Depuis 1964, Ken, devenu un de mes collègues, enseigne la peinture à

l'École d'Art de l'Université du Manitoba, à Winnipeg.

Trêve de détails biographiques, et venons-en à l'essentiel, c'est-à-dire à sa peinture, dont l'importance et la maturité augmentant à chaque nouvelle exposition. Retenons seulement les plus récentes. On a pu voir ses toutes dernières toiles, en janvier dernier, à l'une des expositions inaugurales de la Winnipeg Art Gallery (cf. *Vie des Arts*, XVI, 65, p. 65 et 66) et ses aquarelles, en mars, à la Galerie III de l'Université



2. Kenneth LOCHHEAD
Entry, 1971.
Acrylique sur toile.
(Phot. Ernie Mayer)



3. Kenneth LOCHHEAD

Core Yellow, 1971.

Dessin; 26 po. sur 20.

(Phot. Tom Prescott, de la Winnipeg Art Gallery)

du Manitoba. Ces aquarelles ont été aussi exposées au Musée d'Art d'Edmonton et à l'Université Simon Fraser. L'automne dernier, Ken a tenu des expositions aux galeries Godard Lefort, à Montréal, et Dunkelman, à Toronto.

C'est au cours de son congé sabbatique d'un an, en 1970-1971, que Ken allait développer son nouveau style. Année fructueuse, qui lui permit de réfléchir sur l'orientation que devait prendre sa peinture et de s'attaquer à de nouvelles techniques. Il a remplacé le pinceau et le rouleau par le pistolet, qu'il utilise, soit pour couvrir de grandes surfaces, soit comme il le ferait d'un crayon. À l'aide d'agrafes, Lochhead fixe sa toile brute directement sur le sol de son atelier et travaille en marchant autour, selon une méthode qui rappelle celle de Jackson Pollock.

Ces nouvelles oeuvres sont plus développées qu'elles avaient coutume d'être et marquent une rupture très nette avec ses tendances antérieures vers le Hard edge. Aussi, Ken reconnaît-il une dette envers le peintre américain Jules Olitsky, mais il s'agit plutôt d'une parenté d'esprit, car, sur le plan pictural, la ressemblance est minime. À vrai dire, Ken se rapproche davantage de la peinture orientale, reconnue pour sa fluidité spatiale, et ne s'intéresse plus à l'esthétique des peintres de l'école de Greenberg, qui consiste plutôt à délimiter et stabiliser la surface du tableau. La composition de ses nouvelles oeuvres est également orientale: elle évoque la peinture sur rouleau et la perspective à plan relevé. En fait, ces tendances découlent de l'usage du pistolet, mais Ken m'a dit s'être intéressé, l'an dernier, à la peinture orientale et "avoir été fasciné par l'atmosphère qui s'en dégage".

Lochhead admet volontiers, s'être inspiré de la peinture américaine de la fin des années 50 et du début des années 60. Il mentionne constamment Olitsky, Newman, Lewis et Noland, et naturellement le critique Clement

Greenberg, mais, à mon avis, Ken a dépassé ces influences, même si lui et ses critiques nationalistes canadiens refusent de l'admettre.

Ken oeuvre loin des grands courants de la peinture mais il en tire profit. Isolement qu'il s'est imposé et qui n'est pas total puisqu'il se rend fréquemment dans les galeries de l'Est du Canada et des États-Unis pour voir la nouvelle peinture sur nature plutôt que d'utiliser le mauvais moyen des illustrations des revues d'art, bibles de bon nombre de nos artistes canadiens de province. Comme les tableaux de Ken évoquent les grands espaces des Prairies, ils manifestent un caractère beaucoup plus canadien qu'une quantité de tableaux qui se réclament du prétendu Pop art *canadien*, de la feuille d'érable et de tout le fourbi. Lochhead n'a pas échappé à son milieu — il ne le doit pas — et cela est fort

heureux pour nous.

Au moment où l'avant-garde considère la peinture comme un mode d'expression démodé et inutile, un personnage comme Ken Lochhead pourrait bien assumer le rôle d'épouvantail en chef dans une Académie dont le seul but serait d'empêcher le progrès dans l'art. De nos jours, la véritable Académie est, malheureusement, la prétendue Avant-garde, et le fait que la peinture soit accusée d'être chose du passé est ce qui, depuis longtemps, pouvait lui arriver de mieux. Il suffit de jeter un coup d'oeil sur les toiles de Ken pour se rendre compte de leur grande beauté, et il est à espérer que la peinture conservera sa place, même si ce n'est pas de mode, parmi les choses belles. On ne saurait exiger davantage. ■

(Traduction de René ROZON)

English Original Text, p. 93

